

garantir les caractères de son chef-d'œuvre, et l'on est autorisé à en induire que cette collection peut donner, jusqu'à un certain point, une idée assez exacte des vêtements de luxe de cette époque qui précéda les Croisades de trois ou quatre siècles.

Sous les Romains, la soie était à peine connue, et le peu qui en arrivait jusqu'à Rome était d'un prix excessif. M. Pariset, notre collègue, nous apprend dans son histoire si remarquable de la soie, et dont nous attendons la fin avec impatience, qu'au III^e siècle, lorsque l'empereur Aurélien refusait à l'impératrice de lui acheter une robe de soie, c'est que la valeur en était l'équivalent de son poids d'or; et, s'il faut en croire l'historien Procope, qui vivait au VI^e siècle, la soie teinte en pourpre avait une valeur encore bien plus grande, puisque l'équivalent d'un kilogramme de soie pourpre représentait, selon M. Pariset, une valeur de vingt-un mille huit cents francs de notre monnaie.

Il faut croire qu'aux VIII^e et IX^e siècles cette matière était déjà plus connue, et que quelque précieux que fussent les tissus employés par Théodulfe, ils étaient loin d'atteindre des prix aussi élevés. La variété de ces différents tissus indique du reste que la soie était déjà d'un usage assez répandu à l'époque Carlovingienne.

Voici l'analyse de ces différentes étoffes par ordre de numéros :

Le numéro 1 est une toile de coton dont la couleur se rapproche de celle du nankin des Indes. Le tissu paraît assez régulièrement fabriqué; il y a 33 fils de chaîne au centimètre et 24 coups de trame également au centimètre. Il est écrasé d'un côté et apprêté avec une gomme ou une colle qui a résisté jusqu'à ce jour. Le coton dont il est composé était encore à l'époque, sans doute, une